

Transcription de l'entretien entre Pierre Bergounioux, écrivain, et Alice Diop, réalisatrice, dans son documentaire *Nous*, 2020.

Minutage :

de 01 : 36 : 41 à 01 : 40 : 06

Cet entretien se tient après que Pierre Bergounioux a lu des extraits de ses Carnets. Évoquant son œuvre, la réalisatrice confie à son auteur : « [...] je m'aperçois, en vous écoutant lire, à quel point vous me racontez une vie que je ne vivrai peut-être jamais, que je n'ai pas vécue et qui pourtant me touche comme si c'était la mienne. »

Alice Diop : Moi, je vous ai rencontré à la faveur de la lecture d'un article, je ne sais plus si c'était *Le Monde* ou *Télérama*, vous expliquiez que vous aviez décidé d'être écrivain pour donner une existence finalement aux terres corréziennes qui n'avaient pas, jusque là, été racontées parce que c'étaient des terres pauvres.

Pierre Bergounioux : Vous avez tout dit.

AD : Cela éclairait toute ma démarche de cinéaste. C'est-à-dire, je me rends compte que je fais des films en banlieue de façon obsessionnelle, depuis quinze ans maintenant, et en fait, ça part de la même obsession de donner une trace, une existence, de conserver l'existence de petites vies qui, sans quoi, auraient disparu, si je ne les avais pas filmées.

PB : Il existe de toute évidence une parenté entre une fillette du 9-3 (*plan rapproché sur le visage d'Alice Diop qui sourit*) et ceux qu'un philosophe allemand appelait « crétins ruraux » au rang desquels, hélas, j'ai dû me compter, à savoir que nous avons la prétention, peut-être un peu sacrilège, d'arracher à l'ombre dans laquelle ils étaient ensevelis des gens qui avaient vécu, existé, sans jamais trouver de trace, de reflet d'eux-mêmes aux pages des livres ou sur les images qui se succèdent sur un écran. Tous les premiers récits ne montrent que des membres des castes dominantes, des rois, des princes, des nobles combattants. On peut voir assez précisément les successifs moments où des groupes qui étaient en quelque sorte excommuniés de cet ordre second qui est celui du symbolique font irruption sur la scène. J'ai un exemple énorme : c'est sous la plume de Molière, une très belle pièce qui s'appelle *Dom Juan*. On voit

paraître un paysan et deux villageoises qui sont ridicules et qui servent de repoussoirs à l'élégance et au cynisme d'un grand seigneur méchant homme. Et puis du temps se passe encore, on arrive au XVIII^{ème} siècle et des écrivains qui n'appartiennent plus à l'aristocratie et ne lui sont plus inféodés, commencent à mettre en scène des roturiers, des gens du peuple, des bourgeois, éventuellement des manants, voire se mêlent, je pense à Jean-Jacques Rousseau, de raconter la vie basse, obscure, qu'ils ont eue, sachant qu'à la vérité l'heure est venue, puisqu'à peu de temps de là, des hommes qui ont lu de fort près les proses de Rousseau vont faire la Révolution française. Des pans entiers de l'humanité semblent encore rester aux lisières de cet ordre symbolique qui a été échafaudé dès l'invention de l'écriture et qui s'est trouvé par la suite enrichi parce que d'autres techniques de représentation ont été mises au point, la dernière en date, je crois, le cinéma numérique, la possibilité avec des moyens relativement peu coûteux de s'occuper de « gens de peu » comme on dit, de « petites gens », et de leur conférer à leur tour cette existence seconde dans ce registre où jamais, au grand jamais, on ne les avait vus.